

CE BON TRAMPINEL !



Trampinel. — Comment vous prouver ma reconnaissance pour ce repas ?

Madame. — Vous pourriez arroser ces fleurs avant que je les rentre pour l'hiver.

Trampinel. — Très bien. Je vais tout de suite m'agenouiller et prier le Seigneur d'envoyer de la pluie.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

En voyant au nombre des illustrations sur la guerre au Transvaal des ballons de toutes formes, plusieurs se sont demandé si un nouvel élément de massacre n'allait pas entrer en jeu. Jusqu'au conflit hispano-américain, on n'avait regardé les ballons en temps de guerre que comme moyens de communication ou d'observation. Puis, le lendemain de la catastrophe du *Marine*, Tesla, Edison et d'autres parlèrent d'engins aériens qui lanceraient sur les vaisseaux de l'ennemi les explosifs les plus puissants. Il n'en fut rien ; mais on s'en était vanté avec trop de sérieux pour que le congrès de la paix de la Haye ne s'en occupât point. On le sait peut-être : ce congrès a demandé d'interdire, au moins d'ici à cinq ans, de lancer des projectiles du haut d'aérostats.

Les humanitaires ont applaudi, car, dit Emile Gauthier, quoi de plus épouvantable qu'un bombardement aérien, une pluie de mitraille s'écroulant tout à coup du ciel.

Mais les autres ont trouvé que cette interdiction était illogique, ridicule : "Le but et la raison d'être de la guerre, c'est de faire à l'ennemi le plus de mal possible, dans le minimum de temps et au prix du minimum de danger. A ce point de vue, le seul qui mérite considération, les ballons bombardiers représenteraient un progrès énorme. Pourquoi donc leur opposer, au nom d'un sentimentalisme absurde, une fin de non-recevoir, alors que, par ailleurs, on travaille avec acharnement à perfectionner les armes offensives, c'est-à-dire, en fin de compte, les moyens de tuer et détruire ? Sans compter que ce serait peut-être là pour une nation faible attaquée par une nation puissante la meilleure façon de sauvegarder son indépendance, partant d'assurer le triomphe de la justice et du droit ! Sans compter que plus la guerre deviendra terrible, et plus on hésitera à la faire, jusqu'au jour où, tous les peuples s'étant enfin réconciliés, son abolition cessera d'être une utopie."

* * *

M. Gauthier règle la question : les ballons de guerre sont irréalisables. Il n'existe pas encore, dit-il, d'aérostat réellement et pratiquement dirigeable. Peut-être, d'ici à cinq ans, le problème sera-t-il enfin résolu ; mais à l'heure actuelle, il ne l'est pas encore : force est donc de tabler sur les ballons non dirigeables, et de compter avec les caprices du vent. Dans ces conditions, tout ballon bombardier doit être considéré d'avance comme sacrifié, contenant et contenu, avec son équipage. Il aura, en effet, fallu attendre, pour lui donner l'essor, un courant favorable, soufflant dans la direction de l'ennemi, et comme il n'y a guère de chances que le vent pousse la complaisance jusqu'à sauter cap pour cap juste au moment voulu pour ramener l'engin, une fois sa besogne accomplie, à son point de départ, les aéronautes sont fatalement condamnés à atterrir un peu plus tôt, un peu plus tard, au beau milieu des lignes ennemies, où ils seront faits immédiatement prisonniers, sinon fusillés comme des perdreaux. Si ce sacrifice de quelques enfants perdus pouvait suffire à enlever le morceau, il faudrait s'y résigner en célébrant l'héroïsme des braves gens qui, de gaieté de cœur,

auraient accepté ce terrible rôle. Malheureusement, il n'en pourrait jamais résulter que d'insignifiants avantages, dont le jeu, comme dit l'autre, ne vaudrait pas la chandelle. C'est qu'un ballon ne peut jamais emporter qu'un poids très restreint. Quel est le général qui, pour le plaisir d'envoyer par la figure de l'ennemi quelques centaines de livres de ferraille, que les canons modernes porteraient à destination avec infiniment plus de précision et infiniment moins de risques, va s'exposer à perdre irrémédiablement, en sus d'un engin précieux, valant, au bas mot, plusieurs milliers de francs, trois ou quatre hommes d'élite, d'une vaillance éprouvée et supérieurement exercée ?

Il est, cependant, un cas particulier dans lequel l'entreprise ne se présente pas sous des couleurs aussi défavorables. C'est le cas de l'investissement d'une place forte. Il semble bien qu'un ballon, lancé au vent de la place et passant par-dessus celle-ci, avec la certitude de redescendre de l'autre côté, en territoire ami, pourrait, tout en planant, lâcher, au bon moment et au bon endroit, quelques paquets efficaces...

Hélas ! ce n'est encore que de la théorie, et il y a diablement loin de la coupe aux lèvres. Songez que, pour éviter les projectiles des assiégés, qui ne manqueront pas de leur tirer dessus, les aéronautes devront s'élever au moins à 2,000 ou 3,000 verges. Or, à cette altitude, il est d'autant plus difficile de viser qu'on ignore la vitesse de translation du ballon, et qu'on ne peut calculer la force des courants aériens superposés susceptibles de faire dévier les projectiles.

Bref, après avoir examiné et détruit tous les arguments imaginés et imaginables, M. Gauthier conclut par ces mots :

"Ne cherchons point à faire sortir le ballon militaire de son véritable rôle, qui est un rôle d'éclaireur, chargé de reconnaître l'ennemi d'en haut et de rectifier le tir des artilleurs et des fantassins."

Pour faire parvenir les obus à destination, sur les ailes de la poudre ou de la mélinite, rien ne vaut encore nos bons vieux canons, si singulièrement perfectionnés par les temps qui courent.

* * *

Certain article de M. Stead sur la guerre au Transvaal a fait sensation, cet écrivain étant le journaliste le plus en vue dans le Royaume-Uni. Voici les conclusions de cet écrit qu'aucun journal canadien n'a encore fait connaître en entier :

"Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse écraser un peuple. Je vous dis que tout ce qu'on fait de mal tourne à mal—et puis à bien, après la juste punition. Nous avons, dans notre histoire, commis trois grandes fautes : Nous avons brûlé Jeanne d'Arc. Nous avons fait la guerre aux colonies américaines qui défendaient contre l'Angleterre les vrais principes de la liberté anglaise. Nous avons fait la guerre à la Révolution française. Jeanne d'Arc nous a chassés de France et a sauvé ainsi les vraies destinées de l'Angleterre. Les colonies d'Amérique nous ont appris comment il fallait gouverner les colonies. Nous avons gagné Waterloo en vain, car la Révolution a conquis l'Europe et nous-mêmes."

"Soyez surs que nous payerons pour le crime, si nous le commettons. Nous pourrions au Transvaal avoir des revers, et puis nous vaincrons, je le crois. Mais nous aurons seulement fait une Irlande ! Je suis impérialiste. Mais ce n'est pas là mon impérialisme. Nous contenons l'Irlande, avec une armée de 40,000 hommes. Si le monde, froissé de nous trouver partout devant lui, en Chine ou à Fachoda, en vient jamais aux menaces suprêmes, que ferons-nous de l'Irlande ? Voilà cependant que nous prétendons faire une autre Irlande au bout de l'Afrique. C'est de la folie."

KODAK.

L'AGE DES POULETS

Gutien. — Ce poulet a quatorze ans.

Damien. — Comment peux-tu dire cela ?

Gutien. — Par les dents.

Damien. — Mais un poulet n'a pas de dents.

Gutien. — Non, mais j'en ai, moi.

SANS PRÉCÉDENT

Le SAMEDI-NOËL de cette année sera supérieur à tous les précédents. Il vaudra 50 cts et cependant ne se vendra que 5 cts.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



DE GARÇON DE CLUB EN BOUTEILLE DE CHAMPAGNE.